

Gaston Gross

Laboratoire de Linguistique Informatique (LLI)

Université Paris13-CNRS

Les mots d'esprit et leurs ressorts grammaticaux

Abstract

The aim of this article is to analyze the specific character of grammatical categories present in humor. One of the most important sources of comicality in the Author's view is transgression of the logical relations and grammatical constraints through, for example, making use of variation in the paradigm following the coordinating conjunction or preposition, taking advantage of the different senses of the reflexive form of the verb, utilizing vagueness of the distinction between predicative and support verbs. The Author also emphasizes the importance of the disturbance in the situation of communication.

Keywords

Humor, transgression of logical relations, transgression of grammatical constraints, communication disturbance.

Les mots d'esprit, ou plus communément les blagues, sont de curieuses productions de l'esprit qui requièrent un état d'esprit particulier. Un grand nombre de personnes avouent ne pas les retenir quand on leur demande d'en raconter mais le souvenir leur revient dès lors qu'on leur cite le début. D'autres encore ne s'en souviennent jamais et sont ainsi bon public. Les réactions des gens à leur égard vont de l'intérêt au mépris. On les a qualifiés de « fiente de l'esprit ». Quoi qu'il en soit, les blagues existent et jouent un rôle social de lien et de capteur de tension. Je vais essayer, dans ce qui suit, de relever certains procédés qui en constituent le ressort.

De bons esprits se sont intéressés au phénomène comme à une production de l'esprit humain. Freud a analysé ses relations avec la psychologie et de façon plus précise avec l'inconscient (Freud : *Le mot d'esprit et ses rap-*

ports avec l'inconscient, 1905). Je vais examiner ici d'autres fondements des blagues et montrer qu'elles reposent sur une transgression des règles combinatoires de la grammaire. La plupart d'entre elles ont donc avant tout une explication linguistique : elles naissent d'un effet de surprise qui crée l'effet comique. J'examinerai quatre sources différentes du comique. Le comique peut naître de la situation, d'une transgression des relations logiques, d'une rupture des combinaisons linguistiques, de l'interruption d'une situation de communication.

1. Jeux de situation

Voici d'abord une blague de nature non verbale et dont le ressort est un détournement de situation. Le président Bush est allé rendre visite aux enfants d'une école primaire et leur parle de la grandeur de l'Amérique et de son rôle dans le monde. À la fin de l'exposé, le maître annonce aux élèves que le président est prêt à répondre à quelques questions. Le petit Bob se lève et dit : « Monsieur le Président, j'ai trois questions ». « Je t'écoute », lui dit le Président. « Eh bien, dit le petit Bob : a) Comment expliquez-vous que vous ayez été élu Président, alors que vous avez eu moins de voix que votre concurrent ? b) Ne croyez-vous pas que la bombe d'Hiroshima a été le plus grand crime de ce siècle ? c) Pourquoi voulez-vous attaquer l'Irak ? » La cloche sonne subitement, invitant les enfants à la récréation. À la fin de celle-ci, le maître leur signale que Bush attend encore quelques questions. Se lève le petit Lewis qui dit : « Monsieur le Président, j'ai cinq questions : a) Comment expliquez-vous que vous ayez été élu Président, alors que vous avez eu moins de voix que votre adversaire ? b) Ne croyez-vous pas que la bombe d'Hiroshima a été le plus grand crime de ce siècle ? c) Pourquoi voulez-vous attaquer l'Irak ? À quoi je vais ajouter deux autres : d) Pourquoi la cloche a-t-elle sonné plus tôt que d'habitude ? e) Qu'est devenu mon copain Bob ? » Ici, c'est à l'évidence l'inadéquation entre une question faisant allusion à certaines pratiques policières et une situation scolaire exceptionnelle. La plaisanterie ne relève donc pas d'un ressort linguistique.

Le même caractère loufoque se retrouve dans l'histoire suivante, dont l'objectif est évidemment de se moquer de la police politique. Comme on le sait, la Pologne est formée au Nord d'une grande plaine et de hautes montagnes au Sud. Les montagnards de cette région ont la réputation d'être malicieux et d'apprécier les sarcasmes. Or, il se trouve qu'un jour éclate dans ces montagnes un orage d'une rare violence. L'eau emporte tout sur son passage : troncs d'arbres, cadavres d'animaux, toits de maisons, etc.

Pendant que tous s'affairent avec courage au fond de la vallée à porter secours aux gens dont la panique se lit sur les visages, le chef de la milice au sommet de la montagne, indifférent au drame qui se déroule sous ses yeux, pense à l'eau qui coule, à la fuite du temps, aux amours qui s'en vont et ... s'endort. Au bout d'un moment, il ouvre un œil et a la surprise de voir flotter sur l'eau un chapeau qui descend au fil de l'eau. Il éprouve un étonnement proche de la peur quand il observe le chapeau remonter le courant et puis redescendre, remonter à nouveau et ainsi de suite. Le chef de la milice, pris de panique, jette un regard fébrile autour de lui et lance un appel au premier homme qu'il voit s'approcher. « Pouvez-vous, dit-il à cet ingénieur, me donner une explication sur la cause du fait que ce chapeau ne cesse de descendre et de remonter ce torrent ? ». « Ah ! Pour moi, c'est totalement incompréhensible, j'y vois la main de Dieu ! ». Furieux, le milicien comprend qu'on se moque de lui et fait signe à un de ces montagnards qui justement passe par là et qui vient de porter secours à une brebis. « Ohé ! l'homme d'ici, pouvez-vous m'expliquer, dit-il en faisant de l'index des mouvements alternatifs, comment ce chapeau peut faire ainsi des allers-retours et cela contre la force du courant qui descend ? ». « C'est très simple, dit le montagnard, ce chapeau, c'est mon voisin ! ! ! ». « ? ? ? ? ». « Eh oui, ce matin, il m'a dit : Aujourd'hui, je vais labourer mon champ ... quoi qu'il arrive ! ».

2. Transgressions de relations logiques

Une des premières règles de la logique est celle de l'identité dans le cadre de la référence. Des prédicats indiquant la ressemblance, la similitude ou la différence ne peuvent être appliqués qu'à des objets différents du fait de la non-co-référence obligatoire entre les deux arguments de ces prédicats. Ce qui revient à dire qu'une seule et même chose ne peut être elle-même et son contraire. Une transgression de cette règle de logique est source de comique. C'est elle qui explique la blague suivante. Un Polonais demande à un Français dans les années 80 : « Sais-tu quelle différence il y a entre un dollar et un zloty ? ». « Hélas non, et alors ? ». « Un dollar ! ».

3. Transgressions grammaticales

J'en viens maintenant aux blagues dont le ressort est la langue elle-même et qui souvent ne se traduisent pas d'une langue à l'autre. L'effet de surprise vient de ce que deux constructions syntaxiques identiques en surface correspondent à des relations sémantiques différentes.

3.1. Les conjonctions

Une des sources les plus communes des plaisanteries vient d'un changement de paradigme après une conjonction de coordination ou une préposition. Si la conjonction *et* unit deux compléments d'un même verbe, on s'attend à ce que les deux paradigmes qu'ils représentent soient à peu près de même nature, mettant ainsi en lumière l'unité d'interprétation du verbe. Après une suite comme *Il a mangé des légumes*, on s'attend naturellement à une extension par *et* représentant un autre aliment : *Il a mangé des légumes et du poisson*. Si cette attente est frustrée et si on change de paradigme sémantique, alors l'effet de surprise peut provoquer le sourire *Il a mangé des légumes et la consigne*. On passe ainsi d'une construction libre à une expression figée. Ce procédé a souvent été utilisé par les écrivains surtout dans le cas des constructions prépositionnelles, mariant ainsi la carpe et le lapin. On prête à Balzac (mais on ne prête qu'aux riches) la phrase suivante *Bon, se disait-il en lui-même et en italien, car il savait les deux langues*. Le même phénomène est en jeu dans la suite *Ce grognard a été blessé à la guerre et à la cuisse*.

3.2. Les différents sens du pronominal

On sait que la forme pronominal a, entre autres significations, une interprétation de passif *Ces livres se vendent dans toutes les bonnes librairies*, de réfléchi (*Paul s'est rasé*) et de réciproque (*Ces deux enfants se sont battus pendant la récréation*). Les deux emplois sont assez différents l'un de l'autre pour qu'apparaisse une ambiguïté. Quand c'est le cas, alors on produit un énoncé source d'un mot d'esprit, comme le montre l'histoire de ce vieux couple libertaire, qui avait refusé obstinément de passer devant Monsieur le Maire pendant soixante ans. Un matin, la dame, un peu plus tendre que d'habitude, dit à son compagnon « Et, si on se mariait ? ». « Oh, lui répond l'autre, après un instant de réflexion, qui voudrait de nous ? ».

3.3. Confusions entre verbes prédicatifs et verbes supports

La grammaire qu'on nous apprend au collège (et à laquelle on reste fidèle jusqu'à l'agrégation !) ne connaît que deux types de verbes, les verbes « pleins », c'est-à-dire les verbes prédicatifs et les verbes auxiliaires, qui sont des formes supplétives des conjugaisons. C'est oublier un groupe de verbes qui, au lieu de conjuguer des verbes comme le font les auxiliaires, conjuguent des prédicats nominaux (conjuguent des noms !) : *avoir du respect, faire un voyage, effectuer une sortie, commettre un crime, tirer une conclusion, exercer une pression*, etc. Ces verbes supports ont des propriétés très différentes des verbes prédicatifs. Comparons les deux phrases suivantes : *Paul a donné un cahier à Jean* et *Paul a donné une gifle à Jean*. La tradition scolaire y reconnaît deux phrases de même structure : un sujet (*Paul*), un complément direct (respectivement *cahier* et *gifle*), un complément indirect second introduit par la préposition *à* (*Jean*).

Mais leur comportement syntaxique est très différent. Le complément direct *cahier* est concret tandis que *gifle* est abstrait. Le déterminant est à peu près libre avec le substantif *cahier* tandis qu'il existe de fortes contraintes sur le déterminant de *gifle*. Les quantifieurs y sont possibles *Paul a donné (deux, trois, plusieurs) gifles à Jean* mais non le défini **Paul lui a donné la gifle*, ni certains possessifs **Paul lui a donné (ma, ta, notre) gifle*. La pronominalisation de *cahier* (*Ce cahier, Paul l'a donné à Jean*) est naturelle, ce qui n'est pas le cas avec *gifle* : *?Cette gifle, Paul la lui a donnée*. L'interrogation en *que* est naturelle quand elle porte sur le complément concret mais non sur l'abstrait : *Qu'est ce que Paul lui a donné ? – Un cahier, *une gifle*. Le verbe *donner* peut être nominalisé dans la première phrase, c'est-à-dire quand il est prédicatif mais non dans la seconde : *Paul lui a fait don d'un cahier ; *Paul lui a fait don d'une gifle*. Le complément en *à N* semble dépendre du substantif *gifle* dans la seconde phrase mais non de *cahier* dans la première : *la gifle de Paul à Jean ; *le cahier de Paul à Jean*. Le substantif *gifle* est associé au verbe *gifler*, de sorte qu'en gros *donner une gifle* est synonyme de *gifler*. On dira que le prédicat, i.e. le mot qui sélectionne les arguments, n'est pas le verbe *donner* mais le substantif *gifle*. La seconde phrase n'est donc pas une phrase à trois arguments mais à deux seulement, selon le schéma suivant : *gifle (Paul Jean)* et le verbe *donner* n'est pas un prédicat mais un verbe qui « conjugue » le prédicat nominal *gifle*, c'est-à-dire un *verbe support*.

Cette savante distinction est illustrée de façon bien moins pesante par deux mots d'esprit. Le premier est cité par Freud. Deux amis se rencontrent sur la place publique et devisent de tout et de rien. Au bout d'un certain temps, l'un demande à l'autre : « Tu as pris un bain ce matin ? ». « Quoi, dit l'autre, il en manquerait un ? ». L'autre met en jeu le support passif *essuyer*. « Dans cette

affaire, les Américains ont essuyé un échec ». « Je ne savais pas qu'il était mouillé ! ».

3.4. L'aspect

S'il y a un domaine dans la description des langues qui n'est jamais repris dans l'enseignement c'est bien la notion d'aspect. Il est pourtant facile de mettre au point des outils pédagogiques pour mettre en évidence l'importance de ce domaine, qui est indispensable moins pour la lecture que pour la rédaction. Ces informations devraient figurer dans un dictionnaire, au même titre que l'indication des arguments pour un prédicat donné. Ces indications permettent de prédire sa compatibilité avec les adverbes et les compléments circonstanciels qui lui sont appropriés. Tout le monde connaît leur classification en action, état et événement. Prenons la notion d'état : il est des états, proches des événements, qui peuvent être réitérés comme avec l'adjectif *malade* : *il est souvent malade, il ne cesse d'être malade*. D'autres états acceptent plus difficilement l'itération, comme les noms de nationalité : que voudrait dire *il est souvent espagnol* ? D'autres états enfin l'excluent tout à fait, comme l'adjectif *intègre* : un seul acte de corruption et ce qualificatif est exclu. Ces informations doivent figurer dans le dictionnaire du type nouveau dont je parle. Elles permettraient de comprendre et d'apprécier le mot d'esprit du prince de Ligne. Ce dernier, parti à la guerre, revient au bout de quelques mois. Sa femme lui demande à son retour « Monsieur, m'avez-vous été fidèle ? » et le prince de Ligne répond « Souvent, Madame ».

3.5. L'implicite et la présupposition

Il existe dans les langues des constructions qui affirment un fait sans qu'on puisse en inférer autre chose. Si je dis que *Paul n'est pas là*, j'affirme simplement l'absence de Paul, sans qu'on puisse faire d'autres inférences. En revanche si je dis *Paul n'est pas encore là* je dis aussi nécessairement que Paul doit venir ou, du moins, que je crois qu'il viendra. L'adverbe *encore* induit une interprétation supplémentaire que je ne peux pas nier. Et si je dis *Paul n'est plus là*, j'affirme implicitement qu'il était là auparavant. Cet implicite explique cette petite anecdote scolaire.

Un père d'élève est convoqué à l'école où la maîtresse lui dit : « Monsieur, ça ne peut plus continuer comme ça, votre fils qui est assis à côté du petit Georges, le meilleur de la classe, ne cesse de copier sur lui ». « Et vous avez des preuves », rétorque le père, vexé. « Eh bien, l'autre jour, en histoire j'ai posé la question suivante : Où est né Napoléon ? le petit Georges a mar-

qué *Ajaccio* et votre fils... *Ajaccio* ». « Mais comment pouvez-vous savoir qui a copié sur qui ? ». « Eh bien, j'ai posé une deuxième question : Où est mort Napoléon ? Le petit Georges a marqué *Sainte-Hélène* et votre fils... *Sainte-Hélène* ! ». « Je crois que vous vous moquez de moi, Madame ». « Attendez ! J'ai posé une dernière question : Comment s'appelait la femme de Napoléon ? Le petit Georges a marqué : *Je ne sais pas* et votre fils... *Moi non plus* ».

4. Interruption de la situation de communication

Pour que deux interlocuteurs puissent se comprendre, certaines conditions doivent être remplies. Il faut d'abord qu'ils soient dans le même univers de référence : les déictiques doivent renvoyer aux mêmes objets, les référents doivent pouvoir être identifiés de la même façon par le locuteur et l'interlocuteur. En leur absence, les interlocuteurs ne se comprennent pas. Ces faits sont bien connus. Les repères peuvent être non seulement spatiaux mais aussi temporels. Dans une communication interpersonnelle, il est implicitement admis que ce qui a été dit sur un sujet donné est censé faire l'objet d'un souvenir commun entre le locuteur et l'interlocuteur. Si le thème même de la conversation est oublié à peu de distance, alors apparaît une source de comique qui est mise en évidence par la saynète suivante. Un mari se fait reprocher par sa femme de ne jamais rien faire à la maison. Lui, dans sa naïveté, réplique : « Mais qu'est-ce que je pourrais faire ». Sa femme de lui dire : « Regarde la pièce du devant. Elle est sale : ça fait des années qu'on ne l'a pas refaite ». « Mais lui dit le mari, comment saurai-je le nombre de rouleaux de tapisserie nécessaire ? ». « Eh bien, lui répond la femme, te souviens-tu, notre voisin du dessus a refait la même pièce l'an dernier. Tu n'as qu'à lui demander ». Le mari monte à l'étage du dessus, sonne à la porte et s'adresse au voisin en ces termes : « Nous allons refaire la même pièce du devant que vous, puis-je vous demander combien vous avez acheté de rouleaux l'an dernier ? ». « Très volontiers, c'était treize ». L'homme remercie, va acheter ses treize rouleaux, pose le papier et à sa grande surprise, il lui en reste trois. Intrigué, il va revoir son voisin et lui dit : « J'ai acheté comme vous treize rouleaux mais il m'en reste trois ». Et l'autre de répondre : « Ah bon, à vous aussi ».

On voit donc que la grammaire peut avoir un autre but que d'embêter les enfants avec des exercices artificiels et stériles.